

L'art culinaire au lycée

JEAN LEBRUN

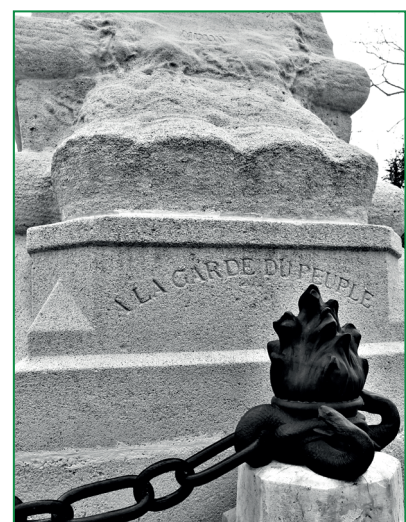
Il nous donne une petite leçon de journalisme. ► P.2

CENTRE FORJA

Comment les adultes non et mal-voyants se forment rue de l'Ouest. ► P.4

MICHEL SERVET

Répression religieuse à la Renaissance. ► P.6



CAF'ART BOUCHOR

Des samedis créatifs à la porte de Vanves. ► P.7



L'art de la cuisine s'apprend au lycée hôtelier Guillaume Tirel, boulevard Raspail.

Le lycée des métiers de l'hôtellerie-restauration Guillaume Tirel, 235-237, boulevard Raspail, a été inauguré en 2006. Ce lycée d'art culinaire public est situé dans un quartier riche en lieux artistiques. Lui font face deux célèbres bars/restaurants, *le Lithographe* et *Le Jockey*. La cuisine, fleuron de la culture française, est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2010. Cette réputation internationale de la France attire au lycée des élèves de toutes nationalités. Le livre de recettes originales créées dans le laboratoire du lycée a reçu les *Awards* du livre culinaire. Le programme Erasmus soutient l'ouverture européenne, au grand plaisir des élèves. Le 2 avril, des étudiants romains sont invités pour un événement de présentation sur notre terre nourricière, nommée «Élément Terre», sujet de réflexion des élèves de 2^e année BTS.

Création culinaire et design

Le lundi 13 mars, au menu : bouillon de culture culinaire créative dans le laboratoire de cuisine. Ces chercheurs en herbe sont volontaires, particulièrement motivés. Trois élèves de BTS 1^{re} année d'hôtellerie-restauration sont en blouses blanches, trois autres de BTS Designer-Produit «n'ont pas eu le temps de l'enfiler...!». En effet, c'est la course contre la montre car ils fréquentent aussi l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art (Ensaama, école publique située dans le 15^e arrondissement). Ils utilisent des photographies et films qui aident à la prise de conscience des progrès réalisés et à réaliser. Ces photos servent aussi à illustrer le catalogue des créations. Ces chercheurs consacrent environ deux à trois heures de leur emploi du temps hebdomadaire à cet atelier de recherche, en plus du programme. En contrepartie, après la séance, ils sont exemptés de service dans les restaurants de l'école. L'apprentissage de l'esprit d'équipe est essentiel pour leur avenir. À la fin de la séance, six autres élèves de seconde année des deux mêmes sections de BTS exercent leur sens critique de regardeurs et de goûteurs, puis le reformulent auprès des chercheurs-cuisiniers de première année. Sous

la houlette encourageante du chef Hervé Lhermet, ces six élèves déchiffrent la créativité et les techniques dans une cuisine spacieuse dont la qualité de l'air est rigoureusement surveillée.

Informations et réservations

Les étudiants de BTS hôtellerie-restauration ont créé une application internet pour réserver une chambre ou une table d'un des trois restaurants d'application : *l'Orée*, où s'exercent les débutants, la brasserie côté jardin, et *l'Astérie*, restaurant gastronomique. Le but de ces restaurants est de permettre aux élèves de se mettre en situation réelle et de financer les matières premières achetées pour fabriquer les plats, mais sans visée commerciale. La même application renseigne aussi sur tous les projets lancés par le lycée Guillaume Tirel : design culinaire et responsabilité sociétale de l'organisation.

Dernier thème d'inspiration exploité

Les thèmes d'inspiration proviennent des enseignants le plus souvent, sauf en cas de forte communication des instances académiques. La cuisine japonaise a donc été visitée en 2017-2018 et l'est encore, en 2018-2019, avec Yumiko Aihara, journaliste spécialisée, à l'occasion de l'événement *Japonismes 2018*. En ce deuxième trimestre, les élèves de première année de BTS créent un «plateau d'accueil» *Mets et thé*, de pièces sucrées et salées, pour un palace parisien. Une experte de la *Maison des trois thés* a été invitée au lycée, le 1^{er} avril 2019, pour goûter les pièces individuelles sucrées contenant de la mousse de thé et divers ingrédients. On voit une fine chips de poire bordée d'un liseré de chocolat, coiffant la partie de mousse au thé, et on goûte un mariage délicat des saveurs. L'équipe a créé un thé «signature». Ces œuvres d'art culinaire seront aussi présentées au restaurant *Les belles plantes* du Jardin des Plantes, en partenariat. ► (SUITE P.5)

Place de Catalogne Au revoir tristesse!

La place de Catalogne se situe au carrefour des rues du Château, Vercingétorix, du Commandant-Mouchotte, des Cinq-martyrs-du-lycée-Buffon et Alain, près de la gare Montparnasse. Depuis 1988, se dresse au milieu de cette place la fontaine de Shamaï Haber, artiste résidant dans le 14^e, aujourd'hui décédé. Appelé *Le Creuset du Temps*, c'est un vaste disque en pavés de granit s'inclinant pour laisser glisser l'eau en miroir jusqu'au bord où elle descend en cascade. L'ensemble est éclairé par un ceinturage de projecteurs de forte puissance.

En 31 ans d'existence, cette fontaine n'a fonctionné que... deux ans et par intermittence. En 1998, certains riverains estimaient que «cette place dégage de la tristesse, personne ne veut s'y promener» (*La Page* n°42). Aujourd'hui, rien n'a changé. En dehors d'être un lieu de rassemblement pour assister au feu d'artifice chaque 13 juillet, elle n'est qu'un rond-point monumental conçu il y a 50 ans en fonction d'une autoroute – la radiale Vercingétorix – dont le projet a été abandonné grâce à la mobilisation d'habitants et d'associations. ► (SUITE P.5)

Jean Lebrun : « tout le monde peut écrire »

- Le 6 décembre dernier, lors du pot des lecteurs célébrant les 30 ans du journal, nous avons écouté et dialogué avec Jean Lebrun, producteur de l'émission « La marche de l'histoire » sur *France-Inter*.

Merci de m'accueillir dans cette atmosphère amicale, à une époque où les journalistes sont plutôt habitués à l'hostilité de l'opinion. Nous avons des points communs, vous et moi, à commencer par celui d'habiter le 14^e arrondissement ; nous sommes un peu des marginaux, des témoins d'une expérience ancienne... Et même si vous êtes moins militants qu'auparavant, vous essayez de ne pas être le nez dans le ruisseau et de donner une dimension générale à ce que vous faites, tandis que moi, au long de mes années de journalisme écrit à *La Croix*, puis radiodiffusé à *France-Culture* et *France-Inter*, j'ai toujours essayé de donner une dimension locale à ce que je faisais.

C'est une entreprise difficile car la représentation géographique qu'a la presse française est un peu infirme alors que, personnellement, l'intérêt pour la géographie est consubstantiel à ma formation.

Des représentations faussées

Notre connaissance de notre propre pays est en crise. Quand nous traversons la France en voiture, nous nous laissons diriger par le GPS qui aplatit tout. Et si nous utilisons encore les cartes, nous voyons s'y inscrire des noms de communautés de communes ou de super-régions qui font parfois fi de la géographie. Il y a quelque temps, se rendant à Clermont-Ferrand, l'équipe de *France-Inter* a pris l'avion, n'imaginant pas qu'un bon vieux train, passant par Nevers, Moulins et Vichy, pouvait les y transporter en leur permettant d'admirer le paysage.

La représentation sociale du pays est pareillement faussée. Que dire des représentations binaires devenues des clichés ? France métropolitaine contre France périphérique. France d'en haut contre France d'en bas. Comme s'il n'y avait pas de groupes intermédiaires : les médecins qui vont de la ville au village ou, hélas plus fréquemment du village à la ville, les enseignants qui attendent une promotion, on voit même des agriculteurs qui réussissent – il y en a – à acheter des appartements en ville.

À la campagne, jamais les habitants ne parlent de « territoire », sauf quand il s'agit d'élus d'une certaine importance ou d'animateurs sociaux qui ont affaire avec les élus pour financer un projet quelconque. Le choix des mots qui désignent l'espace géographique trahit les clivages dans cet espace géographique.

J'en appelle à plus de finesse dans la description. Ainsi deux villages, Blumeray et Brachay, de la Haute-Marne, un département où je vais souvent pour y avoir fait beaucoup d'émissions. Ils ont à peu près la même position excentrée, la même situation économique apparemment dégradée. Eh bien, le premier est très extraverti, j'y apprends beaucoup d'informations sur le vaste monde. Le second s'est replié et on n'entendait parler de lui que par le vote record du Front national qui l'a longtemps caractérisé. Comment comprendre cela sans tomber dans la caricature ?

Quelle forme journalistique peut-elle approcher de cette complexité du « terrain » – encore un mot du jargon des journalistes ? Depuis des lustres, nous vivons à la radio et à la télévision sous la tyrannie de l'« enrobé », technique redoutable enseignée dans les écoles de journalisme. Il s'agit d'enfermer une situation en une minute trente et sans lasser. Donc on feuillette. Cinq secondes d'interview, dix secondes de commentaire, quinze secondes d'interview mais d'une autre personne, pour ne pas lasser, une autre couche etc. Inutile de vous dire que les personnes que les journalistes sont allés voir, entendant en retour le traitement qu'on a fait d'elles sans vraiment les écouter, ne s'y retrouvent pas. Il faudrait ressusciter des techniques apparemment plus classiques ou plus littéraires. La parole en longueur, mise en situation mais sans commentaire normatif. En écoutant les archives pour *La marche de l'histoire*, je trouve mes modèles entre *Cinq colonnes* à la une qui n'a pas vieilli et *Strip-tease* qui fait toujours sourire, sans dérision et avec humanité.

Un rôle politique pour La Page

Nous sommes en train de vivre une situation qui résulte d'une auto-ségrégation et d'une très longue dépolitisation. Et nous avons aujourd'hui l'impression d'être revenus à la chute de l'ancien régime et de constater le face à face haineux entre le couple royal et le peuple. Comme si la République au village ne s'était pas acclimatée depuis deux siècles !

Les petits journaux locaux ont eu un rôle essentiel dans tout ce long temps. Sous la III^e République, il y avait dans chaque département, et même dans chaque arrondissement plusieurs journaux, en général hebdomadaires et mêlant le patois avec le français, qui exprimaient des tendances différentes et polémiquaient entre eux. Peu à peu s'est polie ainsi une expérience politique à l'usage de tous.

Aujourd'hui, quand elles existent encore, ces publications appartiennent à de grands groupes et demandent aux journalistes, en même temps qu'une neutralité supposée, une polyvalence et une polytrai-tance qui les empêchent de développer un point de vue politique autonome.

Vous, équipe de *La Page*, vous êtes à Paris, mais comme dans un village, et vous avez en outre la chance d'être indépendants et de n'appartenir qu'à vos lecteurs. Donc vous avez un rôle dans la repolitisation de la France d'aujourd'hui. Allez-y : repolitisez...



© A. GORIC-H

Et puis vous pouvez copier d'autres modèles : allez observer *le Ravi*, mensuel satirique de la région Sud, qui publie un roman graphique racontant les séances des conseils municipaux ! Cela demande des moyens bien sûr, mais pourquoi pas ? Vous avez le nombre de gens prêts à témoigner, à diffuser... et vous avez le temps car j'ai entendu dire que vous prenez le temps de travailler et retravailler les articles. Et si la pagination était plus importante, vous pourriez vous permettre un grand récit avec volonté littéraire dans chaque numéro du journal ; entrer dans un monde difficilement accessible aux passants de l'endroit : que se passe-t-il par exemple derrière les murs de l'hôpital La Rochefoucault ? Le témoignage brut mis en récit peut créer l'événement dans chaque numéro, même si cela nécessite il est vrai un engagement long de la personne qui mène l'enquête.

Et puis, pour remédier à la crainte qu'ont certains de ne pas savoir écrire, alors que leur expérience est intéressante à raconter, vous pourriez imaginer un atelier d'écriture où des articles seraient ainsi facilités, valorisant l'anonymat. D'ailleurs, je pense que les ateliers d'écriture sont profitables à tous, pas seulement aux personnes qui se sentent bloquées par rapport à l'exercice, mais aussi aux universitaires qui ne sont capables d'écrire que dans leur langage et à l'intention de leurs pairs.

Pensez aussi au décentrement. J'ai le souvenir d'un journal dans ma jeunesse qui s'appelait *L'Événement*. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, son fondateur, avait écrit un papier très marquant en sortant de son univers pour interroger un clochard. Il y a, rue d'Alésia, un Sdf sur un banc qui lisait sans arrêt, il lit de moins en moins, il aurait peut-être suffi qu'un rédacteur de *La Page* se soit assis près de lui, l'ait nourri en lectures et fait parler.

Et pour terminer avec une position politique, laissez-moi citer Emmanuel Lévinas : « les besoins matériels des plus pauvres doivent devenir les besoins spirituels de ceux qui ont beaucoup ». Cela me semble être un centre de gravité auquel revenir dans nos temps troublés et un modèle de comportement pour les journalistes, de quelque niveau qu'ils soient.

JEAN LEBRUN

Humeur « Pardon pour la gêne occasionnée »

De ma fenêtre, je peux suivre depuis 18 mois les travaux de reconstruction du centre commercial qui va devenir « les ateliers Gaîté ». Chantier remarquable, sans grue permanente, mais avec des machines élévatoires bien plus sophistiquées qui jouent entre les niveaux. Spectacle impressionnant du défilé de bennes qui arrivent vides avant 7h et repartent dans la matinée pleines de gravats ou de ferraille, de camions qui livrent parpaings, poutres métalliques et fenêtres. Depuis peu sont acheminés les éléments des bâtiments qui vont s'élever au pied de l'hôtel Pullman. Il y a de quoi être subjugué par ce ballet technique, mais aussi de quoi avoir envie de fuir ces bruits pénibles. D'ailleurs, les parents d'élèves de l'école primaire Jean-Zay se battent pour protéger au mieux la santé des enfants soumis à ce chantier.

Ce sera sûrement beau quand ce sera fini, fin 2020... Cependant, l'ouverture de la bibliothèque Benoîte Groult, annoncée pour janvier 2019, est reportée à la rentrée (échéance vague !). Si le reste subit le même retard... Mieux vaut ne pas y penser !

Le grand débat national dans le 14^e

- Se forger une opinion et la défendre, c'est déjà un engagement politique.

Pour répondre à certaines revendications du mouvement des gilets jaunes lancé en novembre 2018, et pour tenter de rebondir dans un climat politique dégradé, le Président de la République a lancé en janvier un « grand débat national » qu'il a voulu encadrer en proposant-imposant quatre thèmes de discussion : fiscalité et dépenses publiques, organisation de l'État et des services publics, transition écologique, démocratie et citoyenneté. Alors, la France a discuté. Ce débat s'est arrêté le 15 mars et doit aboutir à des réformes éventuelles pour renforcer la démocratie. Comment les quatorziens se sont-ils emparés de cette occasion offerte par le pouvoir ? Peuvent-ils prendre ainsi l'habitude d'intervenir dans les affaires de la Cité qui les concernent au premier chef ?

Un vrai débat

Le samedi 2 février, la mairie du 14^e offrait l'hospitalité et une garderie d'enfants pour que les habitants puissent s'engager dans ce débat. En ont profité 260 habitants de l'arrondissement, pour certains habitués de la vie « citoyenne » et d'autres pas du tout. Répartis en tables de 10 à 12 personnes, qui ont choisi un des quatre thèmes pour leur après-midi, ils ont débattu de façon sereine et approfondie, faisant remonter en fin de journée des idées mises ainsi en commun.

Par ailleurs, comme partout à Paris, le hall de la mairie du 14^e a proposé un cahier de doléances de 60 pages au public. Celui que nous avons consulté page par page (sept cahiers, déjà pleins, étaient déjà partis pour être numérisés) présente un mélange de plaintes concernant surtout la fiscalité directe ou indirecte et de propositions constructives, diverses et divergentes sur tous sujets, dont certains débordent parfois le cadre proposé, comme le fret ferroviaire ou les maisons de santé.

L'adjoint à la maire chargé de la participation citoyenne, Didier Antonelli, prévoit d'organiser fin avril une nouvelle grande réunion (type retour d'expérience) et « souhaite que le débat continue dans le 14^e et devienne permanent et régulier sur différents sujets de société ».

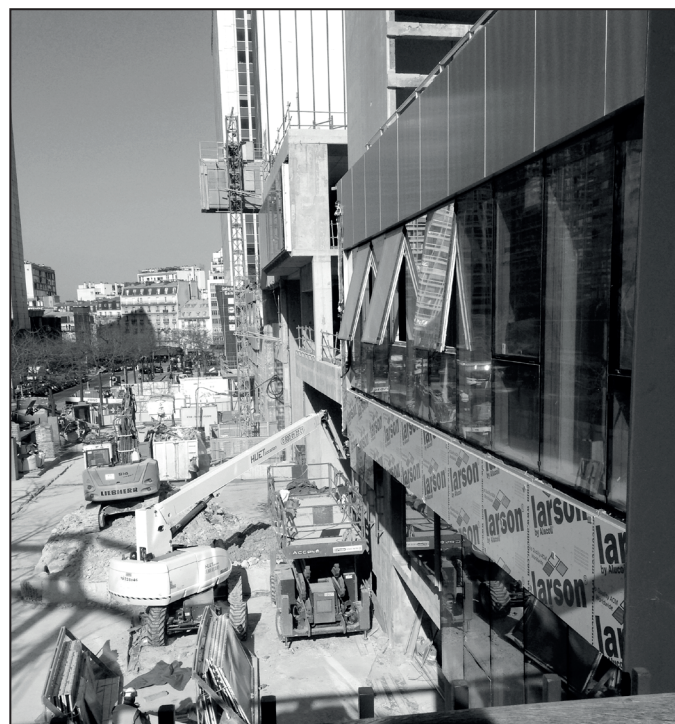
Autres cadres, autres lieux

Les associations étant invitées à organiser des débats locaux, *La Page* a cherché à savoir où l'on a discuté dans l'arrondissement. Les partis politiques ont-ils poussé leurs adhérents et sympathisants à approfondir la discussion ? Sans surprise, LREM a organisé au moins quatre soirées correspondant aux quatre thèmes, les autres semblent n'avoir rien proposé de spécifique, laissant les citoyens participer aux diverses réunions.

La commission démocratie locale du conseil de quartier Montsouris-Dareau a organisé une réunion-débat précisément sur le thème de la démocratie locale. Dans le quartier Didot-porte-de-Vanves, ce sont des habitants qui ont convié à une soirée à titre officiellement personnel. Le Moulin à café a invité ses habitués à discuter (en février sur la transition énergétique et en mars sur la démocratie) ; là aussi, une vingtaine de présents à chaque fois. On a vu des groupes se réunir aux Grands Voisins, dans les salles paroissiales et aussi dans les cafés.

Sans aller jusqu'à la mairie de Paris, les habitants de l'arrondissement ont eu en tout cas tout loisir de satisfaire leur besoin de discuter et d'échanger sur les thèmes du débat national puisque les occasions se sont multipliées, avec des intervenants de qualité. Mais les participants semblent en majorité des citoyens diplômés et motivés ; trop peu d'habitants des quartiers populaires. Et reste la question principale : si ce débat est riche d'idées et s'il continue dans la durée, qu'en feront nos élus et qu'en feront-nous nous-mêmes ?

FRANÇOISE SALMON



© FRANÇOISE SALMON

F.S. Les fenêtres de la bibliothèque sont ouvertes...

Les compteurs Linky, une innovation technologique utile pour qui ?

● Petite explication des avantages et des inconvénients du nouveau compteur, point de vue du consommateur.

Connecté, communicant, intelligent... le nouveau compteur électrique Linky est toujours qualifié par des adjectifs à la mode chez la « start-up nation ». Il sera connecté en permanence au réseau de téléphonie mobile pour communiquer toutes les demi-heures l'énergie consommée au distributeur public d'électricité : Enedis. Surprise, le compteur intelligent ne l'est pas : ce n'est pas une intelligence artificielle, ses mécanismes n'évoluent pas. L'innovation technique est bien moindre que ce qu'annoncent les messages de communication. Les parties prenantes (l'État, l'Ademe et Enedis) ont profité d'une directive européenne de 2009 pour imposer ce système, mais seule la France a décidé d'en généraliser l'application. Il permettra un relevé automatique des consommations particulières et ne nécessitera donc plus l'intervention physique d'un technicien. Dès août 2010, le décret n° 2010-1022 entérine une série d'expérimentations débutée en mars de la même année. Après des résultats vus comme un succès, l'État a annoncé en septembre 2011 sa décision de généraliser Linky. Un arrêté du 4 janvier 2012 a précisé les caractéristiques du nouveau compteur. Très vite, la question des données de consommation communiquées par le compteur à son propriétaire, Enedis, agite le débat public. La loi sur la transition énergétique d'août 2015 se saisit de l'affaire et définit comment les données de comptage peuvent être commercialisées sous le regard du régulateur public des données, la Commission nationale Informatique et Libertés (Cnil).

La commercialisation des données de consommation

Le chantier est hors-norme pour nos entreprises françaises : produire, tester et installer 35 millions de compteurs en sept ans (2014-2021). À la suite d'un appel d'offre lancé en 2013, Enedis a choisi six entreprises, une

américaine et cinq européennes, pour fabriquer les compteurs. Pour l'installation, de nombreux marchés sont attribués à des entreprises dans toute la France au fur et à mesure du déploiement. Dans le 14^e arrondissement, nous verrons les premiers compteurs Linky au second semestre 2019 pour le quartier Montparnasse et les derniers servis seront les habitants du quartier Plaisance en 2021*.

La pose du compteur pour chaque particulier est gratuite, même si le coût total de l'opération est estimé à 5,7 milliards d'euros. Qui paiera cette facture ? Enedis a prévu que le coût de l'installation sera compensé par les gains de productivité de la nouvelle technologie, autrement dit en mobilisant moins de personnels car les relevés se feront à distance. L'autre source principale de bénéfice sera la commercialisation des données de consommation. Heureusement, la Cnil exige qu'Enedis et ses partenaires commerciaux (les fournisseurs de contrat d'énergie) ne puissent transmettre des données à des fournisseurs ou à des tiers qu'avec le consentement exprès du client. Mais de nombreux abus sont déjà relevés. L'an dernier, la Cnil a mis en demeure le nouveau fournisseur Direct Energie d'arrêter la vente des données de ses clients car leur accord avait été obtenu malhonnêtement. C'est le problème typique des clauses en trop petits caractères en bas de page du contrat...

Un élément de la transition énergétique ?

De façon continue, et sans que l'utilisateur ait la main sur l'opération, le compteur communicant informe le réseau électrique à propos de la consommation de l'habitat et, si elle existe, de la production électrique des panneaux solaires. Enedis a alors l'obligation de rétrocéder à l'utilisateur une copie de ces données, complétées d'éléments de comparaison issus de moyennes locales et nationales. Par cet échange d'information, Linky pourra être un élément essentiel de la stabilité des réseaux

électriques et du développement de l'autoconsommation d'énergie renouvelable. Avec ce compteur innovant, le particulier peut adapter ses choix de vie pour réduire sa facture. En analysant sa consommation heure par heure et au vu du tarif, il pourra lancer les activités les plus énergivores (électroménager, recharge d'équipement électronique, chauffage) durant les périodes les moins chères, et lire pendant les moments de hausse des prix tout en donnant l'ordre, moyennant rémunération, d'injecter dans le réseau sa propre électricité d'origine solaire. Cependant, 95 % des consommateurs n'ont pas et n'auront pas de production personnelle d'électricité à vendre ; en conséquence, ils n'ont pas grand-chose à gagner, les plus avertis utilisant déjà le tarif jour-nuit qui permet de payer moins cher à condition de consommer à rebours des autres habitants. De plus, ils perdent une partie de leur vie privée par la connaissance fine de la consommation et subissent, peut-être, une exposition malsaine aux ondes.

Un risque sanitaire ?

L'exposition domestique aux ondes vient avant tout des téléphones portables, du wi-fi, de la télévision, du micro-ondes, etc. Face à toutes ces sources, la contribution du compteur sera mineure. Les données seront principalement véhiculées sur les fils du réseau électrique général (cette méthode s'appelle la communication par courants porteurs en ligne, ou CPL), et de façon marginale par télé-relevé via le réseau mobile. Ce ne sont donc pas des ondes puissantes. L'inquiétude des électrosensibles est toutefois légitime car le Centre international de recherche sur le cancer a classé les ondes du réseau mobile dans la catégorie « cancérigène possible » (comme la viande rouge ou les plats industriels).

RÉMI VELEZ

* Le calendrier de déploiement peut être consulté sur le site de *Hellowatt*.

Les dangers du numérique, parlons-en !

● Selon les experts, le dialogue parent-enfant, adulte-adolescent, adolescents entre eux, est la meilleure voie de sensibilisation aux risques liés à l'usage des écrans. L'association Florimont y apporte sa contribution.

En lien avec les acteurs du tissu associatif et le milieu scolaire, Florimont organise à la demande, en une ou plusieurs séances d'une heure et demi, des débats sur la prévention des risques liés à l'usage des technologies numériques de la communication. Que l'on soit enfant, adolescent ou adulte, c'est l'occasion de s'interroger sur la place que ces outils prennent dans nos vies et de leur impact. Et pour les jeunes parents, de prendre parfois conscience de l'exemple qu'ils donnent à leurs enfants ! Le sujet est abordé soit d'une manière globale (quels usages et quels risques en fonction de l'âge), soit sur un thème particulier (cyberharcèlement, protection des données, contrôle parental...). Des recommandations d'experts sont proposées sous forme de courtes vidéos ; des professionnels (pédopsychiatre, médecin scolaire) invités partagent leurs réflexions. Pour aller plus loin, les participants sont conviés à consulter des sites d'information comme netecoute.fr, créé à l'initiative de la Commission européenne ou à appeler le n° vert 3020, pour des conseils en cas de harcèlement, par exemple. Pour le moment, ces débats sont organisés pour la plupart dans des écoles avec des parents d'élèves de maternelles et primaires. Ainsi, en février dernier, plusieurs directrices du côté de Pernety-Plaisance ont rassemblé un public concerné, que l'on a vu particulièrement attentif à l'expérience d'une maman. Constatant des problèmes de vue chez son enfant, elle a réorganisé une vie de famille sans écran, plus riche d'activités du quotidien partagées. Libre à chacun de trouver dans ces échanges des pistes pour un usage raisonné du numérique.

Confrontation générationnelle de cultures

Florimont mène des actions auprès des enfants via la ludothèque Ludido et des jeunes avec l'atelier de jeux vidéo, Vidéado. Par ailleurs, elle propose un soutien aux adultes (Tous connectés) pour les démarches en ligne. De façon naturelle, elle s'est donc préoccupée de l'information et de l'éducation aux questions de sécurité et de risques liés aux usages des outils numériques de communication.

Au sein de l'association, cette activité réunit des jeunes (salarié, en service civique, stagiaire...) et des seniors, bénévoles. C'est là que les débats commencent ! Choc des cultures : « Le mot anglais que tu viens de dire-là, *loopboxes* ? tu peux m'expliquer ? » Ou bien : « J'étais sûre que cette vidéo ne vous plairait pas ! ». Ecoute aussi, quand Hugo confie qu'enfant introverti, ce sont les réseaux sociaux qui lui ont permis d'entrer en contact avec des passionnés qui lui ressemblent et de s'exprimer. Les seniors apportent leur expérience professionnelle en matière de montage de projets et d'organisation, les jeunes, leurs connaissances et leurs pratiques, ainsi que le récit des risques auxquels ils ont pu avoir eux-mêmes à se confronter. Et chacun d'exercer une veille sur ce vaste sujet : pas un jour sans une émission de radio, la parution d'un livre ou d'un article intéressant, une conférence d'expert, qui viennent enrichir le débat ; « La lumière bleue, finalement, n'est plus considérée comme dangereuse. La technologie des écrans a changé » ; « Le cyberharcèlement est le risque n°1 et touche particulièrement les filles »...

Des échanges sont en cours avec des collèges de l'arrondissement pour proposer, en partenariat avec la Fédération régionale des mutualités d'Île de France, des ateliers théâtre à destination d'adolescents et d'adultes.

FRANÇOISE COCHET

ANNETTE TARDIEU

*pochette surprise payante dans les jeux vidéo
Contact : webado@assoeflorimont.fr



Élections européennes : et si on votait tou(te)s ?

L'élection des représentants de la France au Parlement européen (*La Page* n°102) aura lieu le dimanche 26 mai. Ces élections ont lieu au suffrage universel direct à un tour. Les candidats sont élus pour cinq ans selon les règles de la représentation proportionnelle à scrutin de liste à la plus forte moyenne. Les partis ayant obtenu plus de 5 % des suffrages bénéficient d'un nombre de sièges proportionnel à leur nombre de voix.

Après les élections de 2014, la France disposait de 74 sièges. À la suite de la décision du Royaume-Uni de quitter l'Union européenne (Brexit), elle en aura 79. Changement majeur par rapport à 2014 : le scrutin par circonscription a été remplacé par une liste nationale

unique composée de 79 candidats. Chaque parti doit ainsi désigner une tête de liste qui le représentera pendant la campagne.

En vertu des règles de limitation du cumul des mandats, le mandat d'un député européen n'est plus compatible avec une fonction exécutive locale (maire, président de région, etc.). Le député peut, en revanche, conserver un mandat local (conseiller municipal, ou départemental ou régional).

Les députés européens exercent trois pouvoirs : législatif, budgétaire et de contrôle (ils peuvent censurer la Commission). Une bonne raison d'aller voter.

www.touteurope.eu/

Où sont passés les capteurs de la place d'Alésia ?

Un bouquet de capteurs trônait place Victor-et-Hélène-Basch (*La Page* n° 106). Ils prélevaient en continu et enregistraient tous les quarts d'heure les taux de pollution en dioxyde d'azote (NO₂) et en particules fines, deux éléments de référence pour surveiller les activités de combustion, dont le trafic routier.

Au début des travaux actuels, Airparif, chargé des mesures, a dû évacuer les appareils et les remplacer par un système plus basique : des tubes ouverts dits à diffusion, exposés à l'air ambiant. Ceux-ci sont fixés dans des abris de protection à environ trois mètres du sol, sur le trottoir le plus proche du lieu occupé par l'ancienne station de mesure. Chaque tube contient un réactif adapté au polluant visé. Le principe consiste à le piéger et à déterminer sa concentration en laboratoire.

Les prélèvements sont réalisés sur une période de sept jours pour enregistrer une donnée par semaine. Seul NO₂ fait l'objet de mesures. Du fait de la technique et du lieu de prélèvements, les résultats sont à la fois un peu moins précis (environ 20 %) et un peu plus faibles qu'avec la station initiale. Cette méthode a le mérite de maintenir l'information sur les concentrations en NO₂, polluant dont les taux se révèlent toujours supérieurs aux valeurs limites..., et de poursuivre la série de mesures historiques.

À la fin des travaux, la station sera réimplantée sur le même îlot central, quasiment à la même place.

JANINE THIBAUT

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions, *La Page* est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page.

Outre ceux qui ont signé dans ce numéro articles et photos, il y a des contributeurs invisibles, qui travaillent pour le site, qui cherchent l'information, ou qui corrigent.

En ce moment, l'Équip'Page recherche

- des vendeurs occasionnels pour accompagner des membres de l'équipe sur les marchés du 14^e et vendre à la criée. Une expérience qui soigne la timidité !
- des responsables de dépôts : il s'agit de veiller à l'approvisionnement d'un lieu de vente de son quartier ;
- des correspondants dans les différents quartiers de l'arrondissement pour relayer des informations émanant des réunions publiques et/ou concernant des initiatives de toutes sortes.

Maquette : Carlos Sanchez Robredo



www.lapage14.info



fr-fr.facebook.com/lapage14



twitter.com/LaPage14

Entre deux numéros, des événements en cours sont sur www.lapage14.info

La Halte Saint-Vincent reprend ses fonctions à la Maison d'arrêt

● La directrice souhaite le maximum de visites pour les détenus, un local neuf est consacré à l'accueil des familles.

Les bénévoles de la Halte Saint-Vincent viennent d'inaugurer des locaux livrés dans le cadre de la rénovation de la Maison d'arrêt de la Santé. Nous sommes bien loin du confort précaire du « bungalow » planté rue Messier, disparu lors de la fermeture pour travaux en 2015 (*La Page* n° 95 et 114).

Au hasard d'une promenade, rue Messier, vous croiserez peut être un surveillant vêtu d'un gilet pare-balles. Il accompagne la femme, la mère... d'un détenu et porte un sac rempli de linge. Cette femme sort de l'accueil des familles, dont l'entrée n'est qu'à quelques pas, et se prépare à franchir la porte de la Maison d'arrêt.

Geneviève, accueillante dans l'équipe de la Halte Saint-Vincent, déjà rencontrée en 2012, nous raconte le parcours de Madame X.

Le parcours d'une visiteuse

Il y a presque une heure que Madame X s'est présentée au poste des surveillants qui assurent la gestion des visites aux détenus dans l'espace réservé à l'accueil des familles. Elle avait pris rendez-vous, par téléphone ou auprès d'une borne de réservation, au moins 48h à l'avance. Vérification faite de son identité, elle dépose son sac pour contrôle minutieux de son contenu. Deux agents, munis de gants, cochent chaque élément sur une longue liste et s'assurent du respect des normes de sécurité, des consignes quant au nombre de chaque type de pièces, pas plus de quatre pantalons, une djellaba, trois sweats... Le tri terminé, les vêtements acceptés sont acheminés jusqu'au parloir. Les autres sont rendus à Madame X, elle les place, ainsi que ses affaires personnelles dans un casier dont elle récupère la clé. Il y a un peu d'attente avant le départ vers les parloirs, mais les bénévoles de la Halte Saint-Vincent sont là pour rassurer, écouter, offrir quelques verres de chocolat, de thé ou de café. L'ambiance est apaisante.

Au retour de la visite, cette présence bienveillante sera toujours là pour recevoir paroles de souffrance, de tristesse, parfois de colère, regards de chagrin. Madame X, munie d'un ou plusieurs rendez-vous, repartira remportant les quelques vêtements non conformes et un paquet de linge sale même si, dans la Maison d'arrêt, des laveries sont à la disposition des personnes détenues.

Le local dédié à l'accueil

Ce vaste espace de 160 m², situé en rez-de-chaussée du bâtiment de semi-liberté, n'a aucune communication avec la maison d'arrêt. Une petite partie du hall est attribuée au service de vérification des conditions d'entrée dans le monde carcéral. Au-delà, tout est prévu pour que ce lieu soit adapté aux objectifs des accueillants : mettre en confiance pour laisser s'exprimer les angoisses et les douleurs, apporter un soutien même éphémère.

Deux bureaux abritent, d'une part la Halte Saint-Vincent, d'autre part le secrétariat de la société Gepa qui gère les demandes de visites. Une cuisine équipée permet de préparer quelques boissons chaudes ou de réchauffer biberons ou purées des bébés. Des toilettes spacieuses sont à la disposition de tous. Une partie de la salle de réception abrite trois bornes pour prise de rendez-vous, une autre est joliment aménagée en « coin enfants » avec espace repos, livres, jeux... Pendant que les mamans sont au parloir, elles peuvent confier leurs « bambins » à Marie et Alice* de Gepa qui assureront soins et animations. Tout est pensé pour créer une douce atmosphère.

Les parloirs

Au nombre de 48, les parloirs sont proposés tous les jours du mardi au samedi de 8h30 à 15h30, soit cinq rotations par jour, pour une durée



© CPPLS/LD

de 45 min. Chaque personne détenue peut profiter de trois visites par semaine. Le lundi, les familles ont accès aux parloirs familiaux d'une durée de trois ou six heures. Cette formule, nouvelle en France, permet une rencontre dans un studio, avec possibilité de faire réchauffer une collation. Pour les 32 bénévoles de la Halte Saint-Vincent, qui assurent un roulement par équipe de deux, ces plannings imposent une présence importante de 7h30 à 16h.

Chaque visiteur doit être muni d'un « permis visite individualisé » délivré pour la durée de la détention de leur proche. Tous les enfants sont bienvenus, jusqu'à 16 ans avec leur mère, de 16 à 18 ans ils peuvent rentrer seuls, avec autorisation de l'administration pénitentiaire. Les plus jeunes sont acceptés avec biberon ou doudous, dessins ou autres œuvres pour leur papa.

À ce jour, il y a déjà près de 600 personnes détenues, chaque semaine de nouveaux entrants et une bonne fréquentation de familles pour visiter leurs proches. Depuis l'ouverture, la Halte Saint-Vincent a accueilli environ 500 adultes et plus de 30 enfants.

Geneviève reste optimiste, dans le bungalow avec ses collègues, elles avaient tant rêvé de ce lieu plus confortable ! Grâce à une concertation fructueuse avec l'administration pénitentiaire, une écoute positive, la Halte Saint-Vincent peut être fière de lire « Accueil des familles » sur le fronton de la porte de la rue Messier.

JANINE THIBAUT

*Les prénoms ont été changés.

Le braille

Le braille est une méthode de lecture tactile à l'usage des non et mal-voyants, inventée par Louis Braille (1809-1852). Il avait perdu la vue, à la suite d'un accident, à l'âge de trois ans. C'est en 1829 que celui-ci révèle son système de codification basée sur le toucher. Il est reconnu en France depuis 1854 et dans tous les pays depuis 1878. Il permet de recevoir tout type d'information sauf les images.

Chaque lettre de notre alphabet correspond à une combinaison de un à six points saillants insérés dans un rectangle vertical de taille de la pulpe de l'index (6 x 4,2 mm), nommé cellule braille. Chaque cellule comprend six points rangés dans un ordre défini, dont certains sont en relief, cette particularité caractérise une lettre, le système est non modifiable. Ce codage offre 63 possibilités. Cette organisation prend beaucoup de place, ce qui explique que l'impression de document soit peu pratiquée, par exemple une ligne de texte tapé sur nos ordinateurs en arial 10 correspond à trois lignes d'écriture braille.

L'apprentissage du braille se montre d'autant plus rapide que la personne est douée d'une bonne sensibilité digitale et l'acquisition requiert plusieurs années. Il existe une version abrégée, indispensable à ceux qui prennent des notes. Tous les brailistes n'étudient pas cette version, elle demande en moyenne deux années supplémentaires pour lire et écrire correctement. En France, 15 000 personnes environ lisent le braille, pour l'essentiel des aveugles de naissance qui ont été scolarisés.



© D.R.

Les mal-voyants dans nos quartiers Centre Forja

● Laure Simonnet, directrice du centre de rééducation professionnelle (CRP), réservé aux personnes adultes déficientes visuelles, nous accueille au 106-108, rue de l'Ouest.

En 1973, à Malakoff, un groupe de parents de jeunes adultes non-voyants s'inquiètent du manque de structures capables de les accueillir. Aidés d'amis, ils réagissent et finissent par créer le centre Forja qui ouvre ses portes à Malakoff en 1977. Il s'agit de permettre aux personnes non ou mal voyantes d'intégrer le monde du travail mais aussi de les accompagner pour leur développement personnel et leur vie sociale.

En 1993, Jacques Chirac prend l'initiative de transférer ce centre dans le 14^e, dans cet immeuble de la Mairie de Paris qui nous accueille aujourd'hui. Trois étages du bâtiment sont dédiés à la formation ; toutes les salles sont équipées de matériel informatique à l'usage des personnes déficientes visuelles, l'ensemble des lieux est adapté à cet handicap (parcours dans l'espace, intensité lumineuse...). Le CRP Forja est un établissement médico-social, sous agrément de l'Agence régionale de santé d'Île-de-France. Depuis 2018, il est géré par la fondation lyonnaise : Œuvre Villages Enfants.

Stagiaires et formations

Les personnes accueillies, à partir de 18 ans, sont orientées par les Maisons départementales des personnes handicapées ou Cap emploi. Chaque parcours est adapté au niveau du stagiaire, au marché du travail, à la nature et à l'antériorité du handicap : une malvoyance de naissance et une dégradation évolutive de la vue ne demandent pas la même prise en charge, en particulier psychologique.

Trois programmes de formations :

- niveau de base, ciblé pour personnes ne maîtrisant pas la langue française ;
- remise à niveau technique, destinée principalement aux personnes qui ont besoin de s'approprier les outils comme le braille, l'informatique...

Ces deux formations permettent d'élaborer un projet de poursuite de parcours ;

– parcours tertiaires incluant si besoin une période préparatoire, pour trois types de diplômes : employés administratifs d'accueil, niveau CAP/BEP

– conseiller relation client à distance, niveau BAC
– gestionnaire d'unité commerciale, niveau BAC+2. Ces formations comportent un stage en entreprise, les propositions de ces dernières restent peu nombreuses, malheureusement les réticences vis-à-vis du handicap subsistent. Tout diplôme fait l'objet d'un agrément.

Chaque stagiaire est suivi par un professionnel référent du centre Forja. Les études sont entièrement prises en charge par la sécurité sociale, le stagiaire touche en outre une rémunération au titre de la formation professionnelle. Sur les 40 stagiaires accueillis par an, la plupart trouveront un emploi ou s'orienteront vers une autre formation en continuité.

Équipe encadrante, activités

Le personnel du centre est composé de 24 personnes. Outre les formateurs qui assurent l'enseignement des matières fondamentales et le groupe de direction, on trouve une comédienne, une psychologue, deux assistantes sociales, une chargée d'insertion, une transcriptrice de document, une instructrice de locomotion et... un cuisinier qui assure la réputation du restaurant-maison. La maintenance du réseau et du matériel informatique est confiée à une société extérieure.

En dehors de la mise en œuvre de son projet d'accompagnement personnalisé, le stagiaire a la possibilité de participer à d'autres activités telles que sports, théâtre... Nous avons pu assister à une séance de l'« atelier journal » animé par Nathalie, formatrice en français. Ce jour là, huit personnes mal ou non voyantes sont installées devant un ordinateur, chacune a dû rédiger un sujet de son choix pour alimenter le webzine*, il s'agit de « s'amuser



© D.R.

avec l'écrit et les mots». Mélissa, accompagnée d'un chien guide, nous prend en main pour présenter son appareil : lecteur audio et en braille pour les non-voyants, muni d'un système grossissant pour les stagiaires à faible vision.

Aussitôt, le groupe décide de visiter le site de *La Page* : l'article offert du dernier numéro est lisible par tous, mais il n'en est pas de même pour les archives, il va falloir étudier le problème... Mais on parle déjà d'un article rédigé pour le prochain numéro de *La Page*. Puis nous passons un moment à écouter Viviane qui nous lit ses poèmes. Le temps file vite mais nous nous retrouvons.

À l'issue de cette visite du centre, sensibilisés par les nombreuses divergences de vue sur l'existence des feux de circulation dans le quartier Pernety, nous avons recueilli les propos de Laure Simonnet. « Dans l'absolu, dit-elle, le projet est valable, mais pourquoi avoir choisi l'environnement d'un centre pour malvoyants ou personnes aveugles ? Pourquoi décider de supprimer ces feux sans aménagements préliminaires, adaptés à tout type d'utilisateurs ? Un déficient visuel est plus vulnérable qu'une personne n'ayant pas de handicap, il faut que la société lui offre les moyens de s'intégrer en sécurité ».

Pour conclure, retenons ce que Nadia, non-voyante, membre de l'Atelier Journal écrit sur le webzine : « Qui que l'on soit, quoiqu'il nous arrive, il y a toujours des solutions, il faut juste tomber sur les bonnes personnes pour les trouver ». Nul doute que les « référents handicap », désignés depuis octobre dernier dans chaque conseil de quartier, sont ces bonnes personnes : les plans du futur espace vert de Broussais, lisibles en relief, en seront un exemple.

J.T.

*webzine, magazine électronique diffusé sur internet : webzineforja.e-monsite.com/

Un lycée hôtelier de tradition et de pointe

● Apprendre à faire et à goûter une cuisine du monde entier.

Suite de la page 1

Nouveautés à la rentrée 2019-2020

Actuellement, les classes vont du niveau CAP au niveau BTS. Grâce aux effectifs moyens de 24 au lieu de 40, le lycée atteint un excellent niveau. C'est la valeur ajoutée de l'établissement, particulièrement favorable aux élèves d'origine modeste. L'année prochaine, les CAP créeront un chef-d'œuvre, sur leurs deux années de scolarité. Les bacs professionnels feront de même dès leur classe de première, en 2020-2021. Un partenariat a été mis en place avec deux écoles d'excellente renommée : l'Ensaama, et l'école privée du Musée des Arts décoratifs - MAD. Cette année, les terminales technologiques travaillent sur un projet avec un professeur de philosophie et un de cuisine, de l'école du MAD. Il existe quatre sections de deuxième année de BTS : cuisine, diététique, design-produit, design d'espace, cette dernière en collaboration avec l'Ensaama.

En outre, à la rentrée prochaine, Hervé Lhermet qui enseigne depuis quinze ans et anime le laboratoire de cuisine, mettra en place une année de licence. Le nouveau proviseur construit un projet d'établissement, avec un axe essentiel : aider les élèves défavorisés.

Bien classé par le service interacadémique des examens et des concours, le lycée s'efforce de flatter les papilles des touristes, consommateurs du luxe parisien indispensable à la croissance et à l'emploi. Son rôle est donc essentiel dans le tissu économique. À la sortie de ce lycée, les élèves trouvent facilement du travail. La mairie du 14^e a établi un partenariat avec G. Tirel à l'automne 2018, lors d'une conférence de qualité qui s'inscrit dans la démarche de développement durable mise en œuvre au quotidien par le lycée hôtelier. Ses efforts ont déjà été récompensés par le label de l'Éducation nationale E3D*. Par ailleurs, un jardin sera planté partout où des terres seront libres pour ce faire. L'objectif est une garantie des produits de proximité pour fournir les trois restaurants d'application de l'école.

Le lycée Guillaume Tirel propose aussi des cours, de niveau CAP cuisine, à tout public du 14^e : égalité devant la pratique culinaire ! Une école à suivre...

BRIGITTE SOLLIERS

*Label E3D créé pour certifier qu'un établissement est engagé dans un projet de développement durable.



Assidus, avec ou sans blouse...

Guillaume Tirel dit Taillevent est un cuisinier français né vers 1310 et mort en 1395, auteur du livre de cuisine intitulé *Le Viandier*. Cet homme de l'art culinaire a été Premier queux de Charles V, puis de Charles VI, anobli par ce dernier. Les élèves sont au nombre de 636 pour l'année scolaire en cours. L'internat du lycée est situé dans le bâtiment de la rue Campagne Première. 60 étudiants dont des élèves handicapés y sont abrités. Les places sont attribuées aux élèves de familles modestes et/ou très éloignées géographiquement du lycée hôtelier, ainsi qu'aux élèves titulaires d'un excellent dossier scolaire à l'inscription.

À proximité de la porte de Châtillon

Ré-création culturelle au Kfé

Un café associatif ouvert le dimanche après-midi : voilà une bonne idée pour agir contre l'isolement social. Au programme de cette première fois organisée par le Kfé de Malakoff, en février dernier, un atelier d'écriture qui fonctionne bien d'emblée. Chacun est sollicité pour rédiger une lettre d'invitation à un anniversaire imaginaire. Les courtes missives sont ensuite mélangées et redistribuées au hasard pour une réponse qui, le plus souvent, ne manquera pas d'humour. S'ensuit une prestation théâtrale applaudie de la Compagnie du Ressort sur le thème des relations familiales et un débat artistico-citoyen sur celui de la commémoration, qui peine un peu à trouver son public. Annie, nouvelle habitante de Malakoff, confie avoir trouvé à l'association MalaKfé une ambiance joyeuse qui lui a donné envie d'y apporter sa «modeste contribution», dit-elle, sous forme de pâtisserie.

Un café nommé désir

Inauguré en août 2018, le «café» est installé dans un ancien kebab au pied d'un immeuble promis à la démolition d'ici deux ou trois ans, à cinq minutes à pied de la porte de Châtillon. Le décor ne paie pas de mine mais le projet, encore modeste, a de l'allure par sa cohérence. Odri K., responsable de la coordination de ce premier événement, en retrace l'histoire : «Les prémises remontent à une vingtaine d'années, au temps où l'on commençait à débattre d'altermondialisme et de dimension locale». L'envie a refait surface au printemps 2016 à la faveur d'une enquête de la mairie pour faire émerger des projets citoyens. Deux groupes d'habitants planchent chacun de leur côté sur la création d'un café associatif avant de conjuguer leurs désirs communs. L'expérience du Moulin à café du 14^e sert de référence, ainsi que celle du Schmilblick, à Montrouge. Des réunions bimensuelles d'une douzaine de personnes alternent avec deux présentations publiques du projet qui s'affine, malgré l'absence de local, et se boucle sur l'idée de «créer un espace de rencontre et de culture où tout individu et tout collectif pourra s'impliquer». L'association MalaKfé dépose ses statuts.

Rendez-vous au Kfé

Au printemps 2018, débrouille et bricolage pour la remise en état des lieux enfin trouvés a fait partie du projet. Le montant du loyer équivaut à des charges de fonctionnement. L'espace cuisine rudimentaire n'autorise qu'une «petite restauration maison», préparée par les bénévoles. L'association compte environ 25 membres actifs et 140 adhérents. Le programme d'activités s'élabore collectivement. Un point d'étape mensuel est ouvert à tous pour imaginer et organiser des événements «citoyens et culturels», notamment pour le dimanche après-midi. Pour le moment, une ouverture quotidienne n'est pas envisagée. «On va lentement, dit Odri, mais cette lenteur est un luxe : elle permet de prendre le temps d'agréer les personnes et de créer des synergies avec le tissu associatif».

Le Kfé ouvre tous les mardis (19h-22h) pour une soirée jeux de cartes et de société et transmission de l'art du tricot et du crochet ! Un vendredi soir par mois (19h-23h), rendez-vous pour un «apéro» fréquenté par un public familial.

FRANÇOISE COCHET

Le Kfé, 173, bd Gabriel Péri, Malakoff - www.malakfe.fr
Adhésion annuelle : 5 €

Place de Catalogne Au revoir tristesse !

● Le 12 février, la commission voirie du conseil de quartier Pernety a présenté un vœu visant à mettre en valeur la place de Catalogne et sa fontaine.

Suite de la page 1

Trois propositions pour un nouvel aménagement

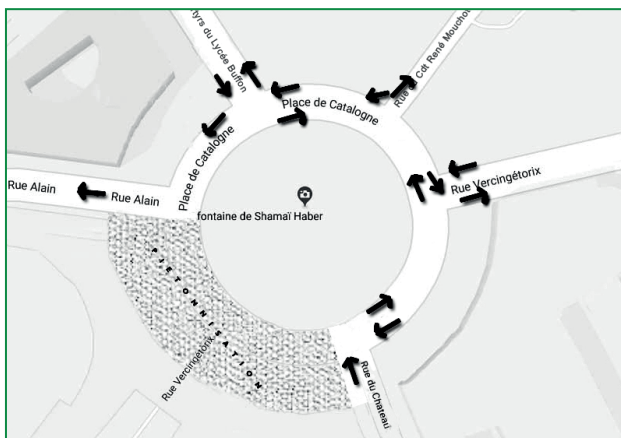
La commission voirie du conseil de quartier Pernety souhaite que cet espace soit reconsidéré comme une terminaison de la Coulee verte Vercingétorix en soustrayant à la circulation automobile le tronçon sud joignant la rue Alain à la rue du Château. Par son vœu, elle demande que la Ville de Paris lance un concours d'idées en vue d'un aménagement de la place de Catalogne en soulignant deux points essentiels. Tout d'abord un raccord piétonnier de la fontaine à la Coulee verte, le rond-point étant ainsi remplacé par une rue courbe côté nord-est empruntée dans les deux sens, dans laquelle déboucheraient les rues Alain, des Cinq-martyrs-du-lycée-Buffon, du Commandant-Mouchotte, Vercingétorix et du Château. Ensuite, si la mairie de Paris estimait nécessaire de garder trace de la fontaine conçue par Shamaï Haber, la commission demande que soient garantis un usage pérenne et un coût d'entretien raisonnable.

La demande de conserver la fontaine est pragmatique, explique un des membres de la commission. «Cela évitera d'avoir à négocier avec la famille de l'artiste pour l'enlever et évitera d'allonger la procédure».

Avant même que la mairie d'arrondissement s'empare du sujet, des membres de la commission ont déjà remué les méninges pour présenter trois propositions. La plus rapidement faisable consisterait à maintenir (en la simplifiant) l'idée de la fontaine et à piétonniser uniquement entre les rues Alain et Château. Les deux autres vont plus loin. Elles proposent de transformer la fontaine en pelouse et d'y planter des bosquets. Avec l'idée, pour la plus ambitieuse, de piétonniser non seulement entre les rues Alain et Château mais aussi la rue du Château jusqu'au carrefour Guilleminot et la rue Croce-Spinelli jusqu'à la rue de l'Ouest. L'idée étant de sécuriser l'accès au centre de radiologie, au gymnase Guilleminot, aux crèches et écoles.

Pour des raisons procédurales (annonce en plénière sans présentation préalable aux membres du conseil de quartier), le vote de ce vœu est reporté à la séance du mois de juin. *La Page* suivra ce dossier.

MURIEL ROCHUT



Un panneau pour la radiale ?

La commission voirie a présenté dans cette même séance plénière un vœu pour demander la pose d'un panneau historique. Les jeunes générations doivent savoir que la Coulee verte dont ils bénéficient est le fruit d'une lutte d'habitants et d'associations qui a empêché le passage d'une autoroute à six voies, à une époque où l'automobile était considérée comme la seule solution de déplacement. Selon la mairie du 14^e, cela va prendre beaucoup de temps car cela passe par une procédure centrale au niveau de la Ville de Paris avec des interventions multiples. En revanche, la réalisation de la fresque sur l'histoire de la Coulee verte et de la radiale – avec un démarrage du côté de la gare de la Petite ceinture sur environ 100 m – pourrait aller beaucoup plus vite. En fin d'année 2018, trois anciens membres de l'association Vivre dans le 14^e (VDL 14) ont rencontré Mélody Tonolli (*) qui leur a assuré que cette fresque pourra voir le jour en 2019. La mairie du 14^e y pense depuis son arrivée. Cela nécessite qu'un accord de la SnCF, propriétaire du mur. «Nous attendons des nouvelles... avant les élections», exprime un des membres de VDL 14.

(*) Adjointe au maire en charge de la Culture, la Jeunesse, la Politique de la ville et de l'Éducation populaire.

M.R.



Tous à vos téléphones pour une photo originale

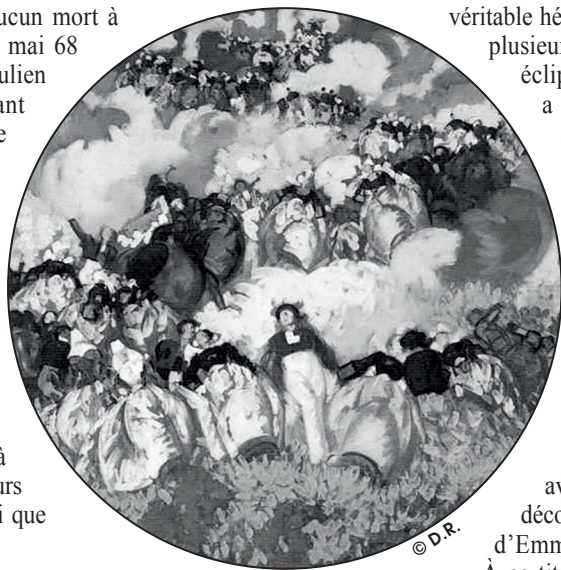
Organisé par des membres du conseil de quartier Pernety à l'attention des habitants jeunes et adultes, un concours de photos prises avec un téléphone portable va se dérouler du 1^{er} au 20 avril : «Ce que les autres n'ont pas vu dans mon quartier». Dans la lignée du film *Un monde nouveau*, réalisé en 2018 avec les élèves du collège Giacometti, un angle de vue personnel sur les rues de l'arrondissement. Le règlement du concours peut être consulté sur le site du conseil de quartier Pernety : www.ConseilQuartierPernety.org. Remise publique des prix le 11 mai au cours d'un événement festif.

Le peintre aveugle de l'avenue René-Coty

● La vie du peintre breton Jean-Julien Lemordant (1878-1968) tient de la légende.

On s'accorde à dire qu'il n'y aurait eu aucun mort à déplorer au cours des manifestations de mai 68 dans le quartier latin. Le peintre Jean-Julien Lemordant, alors âgé de 90 ans, a été cependant victime des gaz lacrymogènes à l'issue d'une de ces manifestations alors qu'il se rendait au commissariat pour secourir un de ses amis arrêté. Il succomba quelques jours plus tard, le 11 juin 1968, de complications pulmonaires. Jusqu'au bout, il aura été un peintre engagé.

Sa vie, une légende ! Né à Saint-Malo le 28 juin 1878, Jean-Julien (ses prénoms réels sont Julien-Louis) Lemordant se retrouve orphelin dès l'adolescence. Sans ressources – son père était maçon et pêcheur, sa mère femme au foyer puis lavandière – il réussit pourtant à étudier la peinture à l'École des beaux-arts de Rennes en suivant des cours du soir puis obtient une bourse. L'on raconte aussi que son grand-père aurait été un « ancien corsaire ».



La farandole bretonne du plafond de l'opéra de Rennes.

Blessé à la guerre, il perd la vue

Qualifié de « Fauve breton » pour sa palette colorée, Lemordant peint la Bretagne et la mer quoiqu'il ait surtout travaillé à Paris où il part en 1895 compléter sa formation dans l'atelier de Léon Bonnat. Peintre engagé, il soutient les dreyfusards en 1899. Entre 1906 et 1909, il décore la salle à manger de l'hôtel de l'Épée à Quimper. Mais son œuvre principale reste la grande décoration du plafond du théâtre (aujourd'hui l'opéra) commandée par le maire de Rennes : une farandole bretonne endiablée sur 132m². Elle sera inaugurée le 1^{er} juin 1914 par le président Raymond Poincaré.

Gravement blessé à la tête durant la Première Guerre mondiale lors de la bataille de l'Artois à l'automne 1915 (d'autres sources mentionnent le 4 octobre 1914), il perd la vue. Laissé pour mort sur le champ de bataille, capturé par l'armée allemande il sera échangé contre des prisonniers allemands et sacré

véritable héros en 1916, décoré de la Légion d'Honneur. Après plusieurs opérations, il va recouvrer en partie la vue par éclipses. En 1935, à la suite d'un banal accident qui a peut-être déplacé l'éclat d'obus qui l'avait rendu aveugle, il va pouvoir reprendre la peinture. Ce qui donna lieu de la part de ses rivaux et ennemis à des accusations jamais prouvées selon lesquelles il aurait exagéré la gravité de ses blessures afin de toucher une pension.

Peintre et architecte

En 1918, il sera envoyé aux États-Unis durant plusieurs mois pour mener une campagne en faveur de la France : le spectacle de ce peintre de talent qui a fait par patriotisme le sacrifice de ses yeux émeut les Américains qui l'accueillent avec ferveur. Conférencier défenseur de l'art breton, décorateur, Lemordant est aussi architecte, ancien élève d'Emmanuel Le Ray, architecte de la ville de Rennes. À ce titre et avec l'aide de l'architecte Jean Launay, il se construit, en 1929, un hôtel particulier au 48, avenue René-Coty (lire encadré) qu'il imagine simple, grand et harmonieux. Sa configuration est liée à la différence des niveaux

de l'avenue René-Coty et de la rue de l'Aude. Pourquoi avoir construit une telle villa alors que le peintre ne pouvait en utiliser l'atelier à cause de sa cécité ? Il légua sa maison et l'ensemble de son œuvre à son grand amour de jeunesse Marguerite Caznavette. La maison a longtemps abrité l'atelier de l'architecte Christian de Portzamparc.

Héros en 1918 et peintre admiré, Jean-Julien Lemordant dont le nom, selon certains, signifie « feu de mer » en celtique, s'éteindra pourtant dans une quasi indifférence. Sept personnes assistèrent à ses funérailles. Il est inhumé au cimetière du Montparnasse.

FRANÇOIS HEINTZ



© FRANÇOIS HEINTZ

La villa-atelier du 48, avenue René-Coty

La villa-atelier du 48, avenue René-Coty La façade sur l'avenue, en grande partie aveugle, se présente comme une coque blanche en équilibre sur le mur de soutènement. La construction en proue de navire s'explique par la disposition du terrain : une parcelle triangulaire coincée contre le réservoir de la Vanne et dont l'épaisseur va diminuant, du fait des remparts obliques du réservoir hauts de sept mètres. Elle se présente comme un vaisseau de béton blanc à la proue effilée, percée de fenêtres de cabines, surmonté de la passerelle de commandement matérialisée par la verrière de l'atelier.

Lemordant dessinera aussi le mobilier et tous les accessoires destinés à agrémenter l'intérieur de sa maison. Il innove par l'équipement. Un ascenseur relie tous les étages et un réseau téléphonique interne permet de joindre toutes les parties de la maison. Le premier étage comprend une chaufferie, une cuisine reliée à la salle à manger par un monte-charge et des chambres d'enfants. Un salon précède la salle à manger, elle-même prolongée par une terrasse d'environ 14 mètres de long.

L'atelier au troisième est baigné de lumière grâce à une large verrière. La chambre principale au dernier étage bénéficie de sa propre terrasse surplombant l'avenue.

Source : blog de Séverin Naudet

Michel Servet, libre penseur

Le monument à Michel Servet était depuis plus d'un siècle un habitant du 14^e arrondissement discret, voire ignoré. Mais le voila restauré, tout beau, tout blanc, qui s'offre comme jamais aux hommages dans le square très central de l'Aspirant-Dunand, au milieu des jeux des grands et des petits.

Un mot sur le monument. Ni de marbre, ni de bronze, mais d'humble calcaire érodé par les ans, dans le style héroïque de la Belle Époque, ce n'est pas qu'il soit un chef-d'œuvre de la statuaire (plates excuses aux mânes de Jean Baffier qui le commit) mais son installation en 1908 rappelle, au-delà de la tragédie de Genève, les combats anticléricaux de la 3^e République au sortir de l'affaire Dreyfus. Il n'y a que trois statues de Servet en France : à Vienne où il vécut des années fécondes de pratique médicale publique et de réflexion théologique clandestine, ensuite à Annemasse où les libres penseurs du coin déportèrent une statue commandée, puis rejetée par Genève en raison de sa vertu encore explosive après quatre siècles. Enfin la nôtre, que le 5^e arrondissement, où il vécut, rejeta, aussi frileusement que Genève, de sorte que notre 14^e joua, comme il arrive souvent, le rôle de prolongement un peu moins lettré de son voisin, le Quartier latin. Le monument est explicite : Servet y apparaît, robuste, barbu et moustachu, mais les vêtements en lambeaux, chargé de chaînes aux mains et aux pieds et son livre accroché aux chaînes, comme le racontèrent les témoins de son supplice. La fière inscription gravée sur le socle « À la garde du peuple », nous rappelle que les chaînes et les flammes de bronze (ou de fonte) qui couronnent les bornes ont elles aussi valeur commémorative.

Un théologien précoce

Michel Servet (1511-1553) fut d'abord un homme de la Renaissance, époque assez semblable à la nôtre, pleine de découvertes, d'innovations technologiques et de secousses politiques souvent violentes, où les savoirs basculent et où le neuf cohabite avec le vieux. En ce temps-là, la jeunesse tient le haut du pavé : on est roi à seize ans (Charles Quint) ou à vingt ans (François 1^{er}). Luther, à trente ans, ébranle la millénaire Église catholique. Servet, étudiant à treize ans, diplômé en grec et en hébreu à quinze, de nouveau escolier à trente, meurt à quarante ans, comme son contemporain, le roi de France Henri II.

Michel Servet (Miguel Servet y Conesa) est né en Aragon en 1511, d'ascendance maternelle marrane (1), comme Montaigne, autre penseur libre. Troisième fils d'un notaire ecclésiastique, étudiant précoce à l'université de Toulouse, il s'engage à quinze ans au service d'un franciscain espagnol, un peu érasmien, à la fois savant et diplomate, qui finit par devenir confesseur de Charles Quint. Servet l'accompagne pendant quatre ans en Allemagne et en Italie où il baigne dans les querelles du temps et se fait théologien. Émancipé, il prend contact avec les milieux intellectuels des villes rhénanes réputées pour leurs imprimeurs libéraux, visite Melancthon à Augsbourg, puis Bucer et Capiton à Strasbourg, puis les Bâlois (2).

Dès 20 ans, en 1531, il met en doute le dogme de la Trinité (3) et commence à inquiéter à la fois les protestants et les catholiques. Il se met à l'abri en publiant désormais sous le pseudonyme de Michel de

Villeneuve des traités théologiques contestant bientôt non seulement le dogme de la Trinité, mais celui de l'Incarnation. En 1534, la chasse aux hérétiques engagée par François 1^{er} l'oblige à quitter Paris pour Lyon où la rencontre d'un médecin humaniste lui permet de s'initier à la médecine assez rapidement pour publier déjà un premier ouvrage de thérapeutique... consacré aux sirops. Il part compléter ses connaissances médicales à Paris où il enseigne les mathématiques au collège des Lombards. Cependant, ses idées médicales, non moins hétérodoxes que ses idées théologiques – il défend le rôle thérapeutique de la divination –, le mettent en conflit avec le doyen de la faculté de médecine qui obtient sa condamnation par le Parlement de Paris.

Traqué jusqu'au supplice

Il doit de nouveau fuir, mais l'archevêque de Vienne l'héberge, lui obtient la charge de médecin-juré et en 1548 une « naturalisation » (4) accordée par le roi de France Henri II sous la protection duquel il se trouve désormais. Il devient même prieur d'une confrérie de secours aux malades pauvres, tout en continuant de publier des ouvrages médicaux et, toujours sous pseudonyme, des ouvrages théologiques qui lui valent condamnation et des catholiques et des protestants. Traqué par l'Inquisition de Lyon, il est arrêté en 1552 à Vienne, enfermé, mais il s'échappe. Condamné à mort par contumace et brûlé en effigie avec le livre pernicieux où il a nié la divinité du Christ, il prévoit de se réfugier en Italie. Mais son livre parvient à Calvin au moment où il séjourne à Genève. De nouveau arrêté comme hérétique à la demande de Calvin lui-même, il voit son cas soumis à la consultation de toutes les églises réformées de la Confédération. Il est finalement condamné à être brûlé vif, avec son livre.

Conduit au supplice sur un bûcher de bois vert qui brûle sans flamber, il crie une dernière prière en forme d'abjuration : « O Jésus, fils du dieu éternel, aie pitié de moi », et ne meurt qu'au bout d'une demi-heure d'extrême souffrance.

Son exécution fait grand bruit dans l'Europe chrétienne à l'époque des guerres de religion et bien au-delà. Sébastien Castellion (5), pourtant proche de Calvin, condamne immédiatement et avec force la sentence de Genève : « On ne prouve pas sa foi en brûlant un homme, mais en se faisant brûler pour elle ». Voltaire en fera une figure emblématique de son *Traité sur la Tolérance*. Servet devient ainsi le martyr symbolique de la liberté de penser partout où elle est menacée.

Tel vécut et mourut l'homme de notre statue, critique intrépide en d'autres temps des dogmes les mieux établis, possible exemple pour ces temps-ci, toujours confié en tout cas à notre garde.

LUCILE BOURQUELOT

(1) Les Marranes sont les Juifs espagnols convertis au christianisme sous la pression de l'Inquisition.

(2) Bâle fut alors un grand foyer de pensée humaniste, qui accueillit notamment Erasme.

(3) Les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation sont les articles de foi les plus fondamentaux du christianisme : que Dieu a une forme



© ALAIN GORIC'H

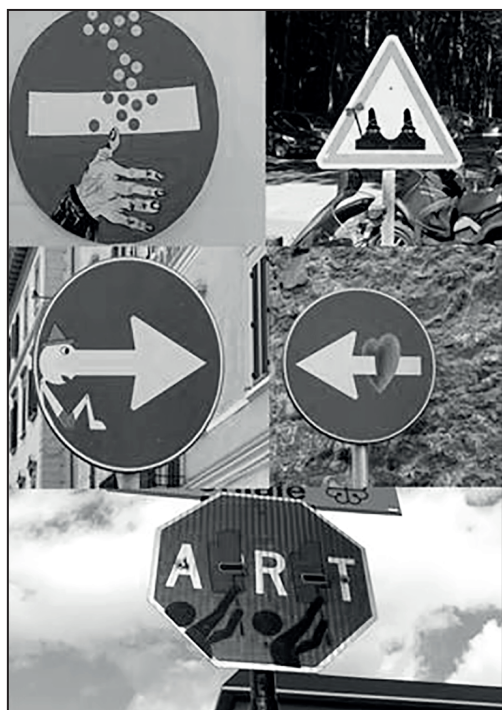
trinitaire composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et Jésus est le Fils de Dieu incarné.

(4) Né sujet du roi d'Aragon, il devient juridiquement sujet du roi de France.

(5) Sébastien Castellion (1515-1563) humaniste français, d'abord disciple de Calvin, puis surtout apôtre de la liberté de conscience. Stefan Zweig en a écrit la biographie et ses œuvres viennent d'être rééditées.

Chasser le cafard au Caf'Art Bouchor

● Qui part à la chasse, ... gagne sa place!



L'association «art sous x» (*) a pris la dynamique initiative depuis la rentrée 2018-2019, dans le quartier Politique de la ville porte de Vanves, d'organiser des ateliers d'arts plastiques, «Caf'Art Bouchor», dans le local L'Expo, 5, rue Maurice Bouchor. Mis gracieusement à la disposition du public par le bailleur social Paris Habitat, ce local est un lieu d'exposition pour des artistes parisiens résidant dans son parc locatif. Art sous x, association à but non lucratif, a pour objectifs de favoriser et promouvoir la création artistique quelle que soit la notoriété des créateurs. Elle participe à la mise en place de différents événements en partenariat avec d'autres structures, (lectures, ateliers, résidences). Elle se propose d'accompagner la rencontre, plus ou moins facile entre œuvres, artistes et publics.

Inspiration d'après l'Art contemporain, puis... expiration créative!

L'idée est de permettre à un public tout âge, d'avoir accès à des œuvres diverses en réalisant des gestes plastiques «Tracer, dessiner, colorier, découper, copier, coller, assembler, déchirer, peindre...» pour produire des réalisations qui seront exposées : chacun peut se rendre compte alors qu'il est capable de s'approcher d'un univers d'artiste!

Lors du premier cycle 2018, les œuvres des artistes Niki de Saint-Phalle et Keith Haring ont été décryptées au bénéfice des «regardants». Leur inspiration s'éveille grâce à la tonicité fraîche des couleurs, des rythmes et des formes. L'expiration créative s'ensuit plus ou moins aisément, comme c'est la coutume! Les silhouettes dessinées sur de grands panneaux de toile blanche sont remplies de graphismes variés, de chiffres, de lettres et de phrases, de couleurs joyeuses, illustrant mouvements rythmés et harmonie. Après une exposition des œuvres dans la galerie de L'Expo qui a eu lieu à la fin du cycle, ces silhouettes inventées deviendront des oriflammes à la fenêtre des habitants volontaires du

quartier et décoreront l'environnement : du «District Art» à la porte de Vanves!

Chantier de codes et d'anti-codes

Le deuxième cycle du début 2019 offre un nouveau programme-décor : «On code, décode, recode», ou comment «flécher artistiquement» le quartier : création de nouvelles signalisations à partir du code de la route au moyen d'un code de loisirs créatifs, inventé par chacun à sa façon, s'inspirant de nouveaux artistes comme Annette Messager et Clet Abraham. Les as des crayons, pinceaux et colle s'en donnent à cœur joie, loin des soucis du quotidien, en créant des panneaux de signalisation «révolutionnaires» et surtout humoristiques.

Une équipe d'artistes chevronnés

La joyeuse bande du «Caf'Art Bouchor» est composée de l'équipe «art sous x», associée à des artistes confirmés du quartier, militants bénévoles ayant participé à de nombreuses expositions : Marie-Annick Lesueur, spécialiste de l'encre de chine et acrylique, (*La Page* n°116), Xavier Fatou, peintre, graveur, compositeur et enseignant, et Paule Gécils, dessinatrice de presse (*La Page* n°105 et 106).

Ainsi, tout le monde, sans discrimination d'âge, de sexe, ni d'origine a l'opportunité de s'épanouir gratuitement et graphiquement. Les tandems parents-enfants sont bienvenus. Le matériel est mis gratuitement à la disposition du public avec une participation de Paris Habitat. Il faut et il suffit de penser à venir vêtus de blouses protectrices et avec des chiffons-maison. Avis à la population alentour : prochaines séances les samedis 13 avril, 18 mai et 15 juin de 10h30 à 13h.

BRIGITTE SOLLIERS

(*) www.artsousx.fr

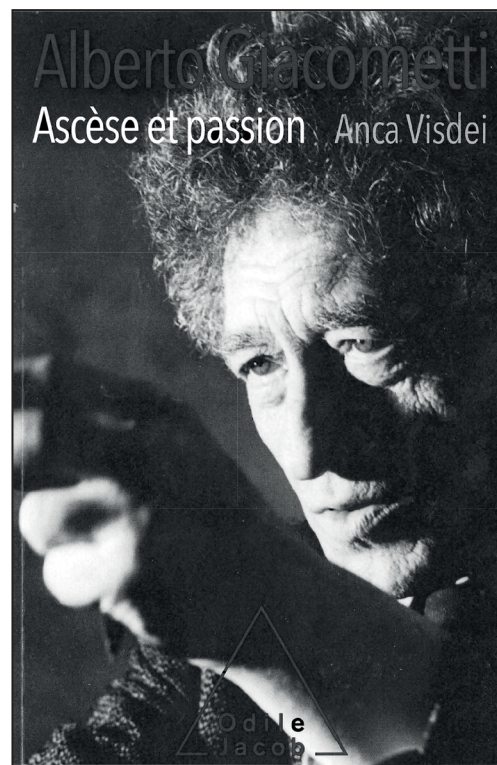
Giacometti, Ascèse et Passion

Ce mercredi 21 février, la librairie *La petite lumière* était pleine pour accueillir Anca Visdei venue présenter sa biographie d'Alberto Giacometti (1). Pourquoi encore un livre sur lui alors qu'il existe beaucoup d'ouvrages et documents sur ce grand artiste? Pour l'auteure, qui a déjà écrit des biographies de Jean Anouilh et d'Orson Welles, bon nombre de livres donnent des interprétations pseudo-psychanalytiques qui obscurcissent la compréhension. Pour l'auteure, suisse, il vaut mieux être le plus proche de la vie de l'artiste et présenter, avec minutie, son environnement familial, social et géographique.

Avec une fougue presque italienne, Anca Visdei suit au plus près sa jeunesse (il est né en 1901), dans un petit village des Grisons où, du fait des montagnes, «de début novembre à mi-février, le soleil ne s'y montre pas» et, où l'on parle une langue très spécifique, le bargaiot. La famille, avec de nombreuses branches, comporte plusieurs peintres de qualité dont le père d'Alberto. Sa mère a une très forte personnalité et «a toujours été la référence, le point de repère et l'élément fédérateur de la famille avec la terre natale». Il s'installe à Paris en 1922, dans un atelier rue Froidevaux puis, surtout, rue Hippolyte-Maindron.

Le Montparnasse de l'époque

L'intérêt du livre est aussi de se replonger dans la vie artistique et intellectuelle du Montparnasse de l'époque, les grands et petits cafés, les restaurants, les cours de Bourdelle à la Grande Chaumière, les amitiés et les rencontres. Giacometti fait partie, au départ, du groupe surréaliste dont il est exclu par André Breton, s'intéresse aux Arts Déco et trouve peu à peu sa propre voie. Il découvre les «Arts Nègres», est marqué aussi par la sculpture égypt-



tienne et les koré (statuettes de jeunes filles de l'art grec archaïque).

Il rencontre Picasso, Sartre et Simone de Beauvoir (2), A. Breton, Ph. Soupault, L. Aragon, Dali, Bunuel, Jean Genêt, Chagall, Soutine, S. Beckett ... Après des années dans des conditions matérielles très spartiates, il commence à être vraiment reconnu. Ses œuvres de dessinateur, peintre et sculpteur font l'objet de nombreuses expositions à partir de 1949 à Bâle, Londres, New York, Venise et à la fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence. Il retourne chaque année dans son village natal pour retrouver sa mère, ses amis et ses montagnes. Il travaille en étroite symbiose avec son frère Diego, «En raison de leurs différences, qu'ils ont su fondre dans une parfaite complémentarité».

Il décède en janvier 1966, dans la sérénité, considérant la mort comme un passage naturel. «Il avait bien dit, la veille, à son médecin qu'il allait mourir comme sa mère. Une mort gentille, maintenant je sais ce que cela veut dire», remarque Anca Visdei.

DOMINIQUE GENTIL

La Page a marqué l'ouverture de l'Institut Giacometti (n°119), où est reconstitué l'atelier de l'artiste. Par ailleurs, certaines œuvres sont visibles à la Fondation Vuitton.

(1) Anca Visdei, *Alberto Giacometti, Ascèse et Passion*, éd. Odile Jacob, 2019, 300 p., 23 €.

(2) «Nous étions particulièrement intrigués par un homme au beau visage radieux, à la chevelure hirsute, aux yeux avides, qui vagabondait toutes les nuits sur le trottoir en solitaire ou accompagné d'une très jolie femme; il avait l'air, à la fois, solide comme un rocher et plus libre qu'un elfe; il était suisse, sculpteur et s'appelait Giacometti» (Simone de Beauvoir dans *La force de l'âge*).

B.S.

5, rue Victor Schœlcher
Réservation de billets via le site de la Fondation Giacometti.

Hommage à Jean-Marie Chourgnoz

Photographe, graphiste, grand voyageur, peintre officiel de la Marine et habitant de Plaisance, Jean-Marie Chourgnoz* est décédé le 13 février dans sa 90^e année. Extraits de l'hommage écrit et lu lors de la cérémonie du 21 février par son fidèle assistant, le photographe Philippe Dubois.

«... Jean-Marie est avant tout un chercheur, un artisan-chercheur, un découvreur, un grand navigateur solitaire, un artisan sans cesse sur le métier, un stakhanoviste du cutter. Il se levait tôt le matin, pour se mettre à l'ouvrage parfois jusqu'au soir. Son obsession devenue commune en termes d'image était de «pousser les horizons». Il a eu ses périodes comme d'autres entrent en campagne : photographe, il a proposé son regard, souvent innovant dans l'approche du sujet. Graphiste, il a su influencer et imposer sa marque sur les images de marque de ses clients. Et j'ai tant de souvenirs de reportages...

Avec lui, à l'atelier, j'ai connu des grands calmes et des forces 10. Mais que l'on ne s'y trompe pas : les plus longs, les plus beaux et lointains voyages c'est bien de l'atelier de la rue Pierre-Larousse que Jean Marie prenait le large et larguait aussi les amarres.

Il nous laisse une œuvre de recherche graphique qu'il nous faut redécouvrir aujourd'hui avec un autre regard, puisqu'il n'est plus là pour nous poser la question : est-ce intéressant? Il ne disait pas est-ce joli? Est-ce intéressant? C'est dire s'il ne donnait pas dans la complaisance ni dans l'esthétisme forcené. Sois enfin rassuré, cher Jean-Marie, c'est intéressant!

J'ai appris beaucoup avec lui depuis 1972 et je lui dois beaucoup. Il va falloir maintenant apprendre à «se mettre en état recherche» sans lui. En présence d'Hubert l'ami amiral, il m'a donné aussi, comme une dernière leçon de vie, le privilège d'assister à l'instant si éphémère de son dernier souffle d'homme, le moment si étrange où tout bascule...

Je voudrais faire un vœu, avec vous et ensemble, celui de pouvoir réaliser une exposition, une grande rétrospective de Jean-Marie, pour rendre hommage à ce Jean-Marie qui faisait si bien du Chourgnoz.»

PHILIPPE DUBOIS

* Lire son portrait par François Heintz «Un artiste au long cours» dans *La Page* n°112 (oct. déc. 2016).



© PHILIPPE DUBOIS

C'est de l'art brut avec Jaber Al Mahjoub !

● Peintre, céramiste, poète, chanteur, comédien, saltimbanque « roi de Beaubourg »

« Jaber c'est un âne, on a besoin des ânes, Jaber il sait ni lire, ni écrire » dit-il, amusé. Pas plus qu'il n'a appris à dessiner et peindre. C'était du brut à re-découvrir, en février, à la galerie-atelier Gustave célébrant les 60 ans de carrière de l'artiste. Le 36, rue Boissonade s'est ouvert sur un champ de couleurs acryliques jetées vivantes sur papiers, cartons, toiles, tissus, ou émaillées sur céramiques et sculptures. On fut pris dans le tourbillon de ses impulsions, inspirées par la flore, la faune, les visages, dont quelques personnalités. « Il n'y a pas besoin de savoir faire le dessin. Il faut mettre la couleur. C'est ça qui est important. Ça allume [...] peindre la lumière ». Ce langage claquant de lumière, teinté de petits poèmes, prolongé par l'humour de courtes réflexions sur la vie quotidienne, artistique, sociale, politique, a attiré Alexandra Germain, directrice de la galerie, toujours en recherche d'inattendu.

Berger, apprenti-boulangier, de la trique au charbon et aux pinceaux

Né en 1938 dans une famille très modeste, d'un père arabe délaissant le foyer quand il a deux ans, d'une mère berbère dont il est orphelin à trois ans, il est recueilli par sa famille pour qui il est un fardeau, recevant plus de coups de bâtons que d'affection. Tout jeune berger du Sahel tunisien, puis apprenti boulangier à Tunis, il gardera en mémoire les tatouages de protection de sa mère. Ses premiers dessins ? Sur les murs et le sol avec le charbon de bois du fournil où il dort.

Il arrive dans le sud de la France avec un bagage qui ne le quittera jamais, ces talismans devenus les emblèmes de son œuvre à décrypter comme des hiéroglyphes : l'âne (sa première voiture), le chat, la rose, la chéchia rouge, puis les symboles de protection de la superstitieuse Tunisie, l'œil, la main, le poisson. Avec ce porte-bonheur au cœur, habité par une méfiance et un instinct de survie surdéveloppés, l'adolescent voyage seul à 18 ans.

Il confectionne du « pain polonais » à Paris. Mais un boulangier ou un pâtissier peut aussi être un artiste... et avec bonheur et ses doigts d'or, il pétrit la pâte en forme de fleurs, de poissons, comme il pétrira le plâtre ou l'argile. Il commence à vendre ses dessins avec simplicité et malice, tout en chantant, et enregistre son premier 45 tours. *El kaouach* (l'homme du four ou le boulangier) est sa chanson vedette, comme *El far* (la souris qui grignote dans les sacs de farine et apparaît dans ses toiles). D'autres chansons racontent la souffrance et la misère de l'exil.

Du « rêve américain » au retour à la liberté parisienne

Et pourtant, il tente les États-Unis durant deux ans, auprès d'une jeune femme qui l'aide à lancer sa carrière, il obtient le premier prix peinture au Plainfiel's annual of Art dans le New Jersey et travaille dans sa propre galerie. Peu attaché à ses œuvres, préférant les voir circuler jusqu'à les donner, il n'aime pas ce métier de marchand d'art. Il ne ressent d'intérêt ni pour l'argent, ni pour la vie maritale, ni pour les États-Unis.

À Paris, il renoue avec la chanson, fréquente Mohamed Ali, les rings de boxe à la Bastille et en Seine-Saint-Denis, se lance dans 17 combats, poursuit sa vie de bohème après quelques expositions, dont celle à l'American Center of Artists. « Quand il réussit mais que la chose devient trop sérieuse, il part, il change » confiait l'artiste Michel Nedjar. Curieusement, son nom, Mahjoub, signifie à la fois « personne embarrassée » et « le bon débarras ». En 1977, ses performances sur le plateau Beaubourg, représentatives d'une contre-culture, celle des saltimbanques, des griots, deviennent célèbres. Jaber est à la fois conteur tunisien, chansonnier, danseur masqué ambulant, bouffon haranguant la foule, il mime, chante, joue de la darbouka et dessine.

La récente association Aracine, qui collecte des œuvres d'art « singulier », le présente au peintre-théoricien Jean Dubuffet, chantre du primitivisme, qui a désappris de ses dessins académiques et créé une grande Collection d'Art Brut à Lausanne. Jaber y est adoubé en 1980. Mais, à l'inverse de Dubuffet, sa création est dotée d'une réelle spontanéité.

Reconnaissance internationale

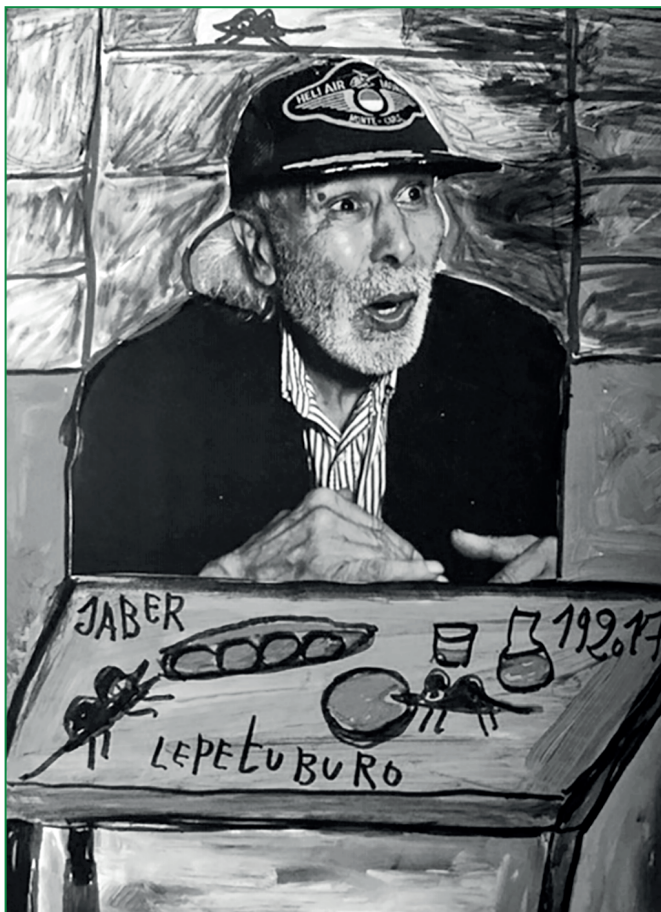
Expositions et voyages se succèdent, l'artiste est enfin reconnu dans le monde arabe, notamment au Maroc et en Tunisie. Il expose avec succès en diverses capitales, à Paris où Jacques Chirac, candidat à la présidentielle, se reconnaît, amusé, sous l'apparence de multiples animaux en de facétieuses peintures sous forme de BD.

En 1992, Jaber modèle et peint des vases en céramique à Vallauris. Certaines galeries ferment et il se détache des autres, réfractaire à tous contrats, utilisant désormais ses dessins comme monnaie d'échange. « Je suis libre, je me fous de l'argent. Je suis né riche ». Le soir et à l'aube, il peint, le jour il transporte dans un sac Tati ses œuvres chez un bouquiniste, une librairie, un restaurant, à la Halle Saint-Pierre, aux Puces de Clignancourt. Le peintre Bellon lui prête une fois par semaine son atelier de Ménilmontant, où il s'exprime sur de nouvelles céramiques, s'étale sur de grandes toiles, façon bannières, habille les murs de quatre fresques à l'angle des rues du Retrait et de Ménilmontant. Consécration en 2018, il reçoit pour ses 80 ans le prix du Grand Baz'Art de Gisors lors de son exposition dans le nouveau Centre d'art, il expose en Chine à l'université de Nankin et voit la sortie d'un livre*.

Lors de l'exposition, organisée par l'ami Bertrand Bellon, on aurait voulu engager la discussion avec l'artiste, mais, farouchement indépendant, il était absent. Nous sommes restés sur notre faim devant ses assiettes devinettes... « T'as compris la peinture, mais c'est mieux si t'as pas compris tout ». Faim apaisée après avoir dévoré l'ouvrage émouvant de sagesse et de maximes « jabertiennes » : « Il faut que les gens s'aiment entre eux. J'aime le bonheur, les gens tranquilles », même si « Les gens courent l'un après l'autre. Le gros mange le petit et la vie continue ».

MARIE-LIZE GALL

* Bertrand Bellon, Françoise Monnin, Jacques-Yves Guicia, *Jaber Al Mahjoub, maître de l'art brut*, éd. l'Éclat, 2018.



© ALAN GORICH

Impasse Saint-Roch

Tout au fond de l'impasse du Moulin-Vert se dresse depuis des années une haute statue en pierre de provenance inconnue. On y reconnaît un saint Roch du ^{xvii}e siècle, saint alors très populaire, traditionnellement invoqué contre l'omniprésente et terrifiante peste noire. Selon la Légende dorée, c'était un pieux Montpelliérain coutumier du pèlerinage à Rome, qui se dévouait en chemin à soigner les malades. Jusqu'au jour où il fut à son tour victime de l'épidémie, avant d'en être miraculeusement guéri. On le voit ici représenté en habit de pèlerin, flanqué de son chien qui lui ramène chaque jour un petit pain rond pour sa subsistance, tandis qu'un ange vient soigner le « charbon » noirâtre à sa cuisse, là où une puce infectée l'a piqué et contaminé.

JEAN-LOUIS BOURGEON

L'œuvre graphique de Francis Harburger

Après la parution du catalogue raisonné de l'œuvre peint de Francis Harburger (Oran 1905- Paris 1998) qui eut son atelier de 1956 à sa mort au 83, rue de La Tombe-Issoire, voici la présentation de ses œuvres graphiques*. Une nouvelle facette de ce peintre, figure du ^{xiv}e souvent évoquée dans *La Page* (cf. n°108) : « À travers une sélection d'une centaine de dessins inédits, cet ouvrage met en évidence sa pratique assidue et virtuose du dessin : croquis à l'encre, délicats portraits à la sanguine, nus sculpturaux aux trois crayons ou paysages des environs d'Alger », soulignent les auteures du catalogue dont Sylvie, la fille du peintre.

Un dialogue permanent entre dessin et peinture. Est ainsi évoqué le rôle fondamental du dessin dans l'élaboration de ses recherches formelles comme celle des « hiéroglyphes », concept qui influence le graphisme des études préparatoires jusqu'à la réalisation finale de ses décorations publiques. Harburger prend part dès 1933 au décor à fresque du préau de l'école communale de la rue Durouchoux, (actuel centre de documentation et d'information du lycée Erik Satie) sur le thème des vieilles chansons françaises.

FRANÇOIS HEINTZ

* Josette Galiègue et Sylvie Harburger, *Francis Harburger, Œuvres graphiques*, éd. Gourcuff Gradenigo, 2018, 112 p., 160 illustrations. 29 €.

● Où trouver La Page?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (alternativement à Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Jacques-Demy, Jourdan, Villemain), au parc Montsouris et dans les boutiques suivantes :

Rue de l'Abbé-Carton
n° 51, La Table des Matières

Rue d'Alésia
n° 1, librairie L'Herbe rouge
n° 73, librairie Ithaque

Rue Boulard
n° 14, librairie La petite lumière

Boulevard Brune
n° 183, librairie papeterie Brune
n° 134, librairie presse

Marché Brune
Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché

Place Constantin Brancusi
n°4, boulangerie

Rue Daguerre
n° 61, bouquinerie Oxfam
n° 66, café Naguère

Rue du Départ
n° 1, kiosque Mireau (fermeture temporaire)

Rue Didot
n° 104, La Panaméenne
n° 108, Maryland

Rue Georges-Saché
n° 2, boulangerie

Rue du Général-Humbert
n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche

Avenue du Général-Leclerc
n° 44, kiosque Liza
n° 71, kiosque (fermeture temporaire)
n° 94, kiosque Jean-Moulin (fermeture temporaire)

Rue de Gergovie
n° 41, De thé en thé

Avenue du Maine
n° 165, tabac de la Mairie
n° 84, kiosque Gaîté

Rue du Moulin-Vert
n° 31, librairie Le Livre écarlate

Rue d'Odessa
n° 20, librairie d'Odessa

Rue des Plantes
n° 38, tabac
n° 44, boulangerie

Boulevard Raspail
n° 202, kiosque Raspail

Rue Raymond-Losserand
n° 72, kiosque métro Pernety
n° 120, Au plaisir des yeux
n° 131, kiosque (angle bd Brune)

Avenue René-Coty
kiosque René-Coty

Rue Sainte-Léonie
n° 8, Le Moulin à Café

Rue de la Tombe-Issoire
n° 91, librairie

La Page

est éditée par l'association
L'Équip'Page :
6, rue de l'Eure 75014.
www.lapage14.info - 06 72 48 43 39.
contact@lapage14.info
Directrice de la publication :
Françoise Salmon
Commission paritaire 0623G83298
Impression : Rotographie,
Montreuil. Dépôt légal :
Avril 2019

**RETROUVEZ LE PROGRAMME DES CINÉ-CLUBS ASSOCIATIFS
DE L'ARRONDISSEMENT SUR NOTRE SITE
WWW.LAPAGE14.INFO**